

Extraits de  
*Bonne nuit Tôkyô* (YOSHIDA Atsuhiro)

*Matsui et son taxi Black Bird*

Tout avait commencé quand il était enfant, il avait trouvé par hasard à la bibliothèque un conte intitulé *Une voiture couleur du ciel*. Le personnage principal était un chauffeur de taxi qui s'appelait Matsui comme lui. Ce Matsui conduisait sa voiture en chargeant parfois de drôles de clients, des ours, des renards. Il avait dévoré le livre : être chauffeur de taxi, cela avait l'air d'être un travail très amusant.

Le livre fini, il l'avait refermé et avait contemplé la couverture qui représentait le chauffeur dans son taxi bleu clair, la couleur du ciel.

Il s'était dit : Voilà ! C'est ça que je veux devenir.

Et c'est ce qu'il avait fait. Pendant trente ans, la couleur de son véhicule avait changé chaque fois qu'il était passé d'une compagnie de taxis à une autre.

Mais il n'avait pas encore rencontré son taxi bleu ciel.

Sortant de la salle de repos, Matsui se dirigea vers la voiture qui l'attendait au garage. Elle n'était pas bleu clair, mais d'un bleu si sombre qu'on aurait pu dire que c'était du noir. En fait de garage, l'espace, dépourvu de toit, était ouvert à tous les vents, en levant les yeux, on voyait le ciel et une lune jaune ressemblant fort à une banane. On distinguait à peine quelques étoiles. Toujours les mêmes étoiles pâlottes de Tôkyô.

« Tiens ! » dit Matsui, comme s'il découvrait quelque chose.

La couleur de sa voiture ressemblait au ciel de la nuit.

« Une voiture couleur du ciel de la nuit. »

Alors qu'il murmurait ces mots, son téléphone sonna, il le sortit d'un geste rapide de sa poche et regarda l'écran.

Sous la suite inorganique des onze chiffres du numéro, s'affichait un nom : Sawatari Mitsuki.

*Moriizumi qui récupère les téléphones fixes hors d'usage*

Otant ses gants blancs, Moriizumi s'assit devant le *kotatsu* et posa la question d'usage :

« Vous n'avez plus l'utilité de ce téléphone ? »

— Non. Le portable me suffit. »

C'était la réponse d'usage. Si elle avait tant de travail, c'était parce que les gens qui n'avaient plus besoin d'un téléphone fixe étaient légion ; ceux qui s'obstinaient à conserver leur ligne le faisaient surtout par attachement au numéro.

Imaginez par exemple que cette femme ait eu une relation avec quelqu'un avant de passer au téléphone portable. Et ce quelqu'un ne connaissait bien sûr que le numéro de son téléphone fixe.

Les contacts s'étaient interrompus, mais l'autre allait peut-être la rappeler.

Ceux qui, comme elle, ne pouvaient se résoudre à se séparer de leur téléphone n'étaient pas rares. Car ce faisant, ils risquaient de trancher eux-mêmes le fil ténu qui les reliait à quelqu'un.

Morizumi savait comment faire : ne pas se laisser surprendre quelle que soit l'histoire qu'on lui racontait et employer dans sa réponse des paroles qui n'engageaient à rien : « Ah bon, ça a dû être très difficile. »

Or, lorsque Fukada Emi posa la tasse de thé qu'elle avait préparée devant Moriizumi, elle déclara tout de go :

« Vous savez, il y a une chauve-souris sur le balcon.

— Pardon ? ne put s'empêcher de demander Moriizumi. Vous avez bien dit, une chauve-souris ?

— Oui. »

En hochant la tête, elle indiqua : « Là-bas », comme elle regardait vers le fond de la pièce où les rideaux étaient tirés, le balcon devait se trouver de l'autre côté des rideaux.

Ne sachant que répondre, Moriizumi observa fixement les rideaux sans mot dire, jusqu'à ce que le silence devienne pesant.

« Ah bon, ça a dû être très difficile. »

Elle prononça sa formule toute faite.

« Vous ne comprenez pas, la chauve-souris est toujours là. »

Le dos droit, Fukada Emi regardait fixement les rideaux. C'était comme si, à travers eux, ses yeux voyaient le balcon, et par un effet de contagion, Moriizumi eut elle aussi l'impression de distinguer une forme.

Blottie sous l'auvent du balcon, la chauve-souris dormait la tête en bas, suspendue dans la pose de rigueur. Ou alors, elle faisait semblant de dormir en épiait les mouvements de la femme à l'intérieur. Jadis, en Europe, les chauves-souris des balcons étaient considérées comme les servantes des vampires ou même comme une de leurs incarnations, et elles faisaient trembler les jeunes filles, proies toutes désignées.

Or, lorsqu'elle avait prononcé le mot de chauve-souris, Fukada Emi avait plutôt – du moins, c'est ce qu'avait cru voir Moriizumi – affiché un air de satisfaction. Comme si elle espérait la visite de la chauve-souris ; à peine cette idée avait-elle effleuré Moriizumi que l'animal se transforma en un beau jeune homme revêtu d'un habit noir.

Le jeune homme se tenait sur le balcon de l'autre côté des rideaux, il souhaitait renouer avec la femme mais n'osait pas le lui dire.

Quant à la femme, elle n'aurait pas dit non. La preuve : pendant longtemps, elle n'avait pas pu couper le câble téléphonique, espérant en silence que l'homme revienne vers elle.

Et il avait fini par revenir.

A travers la ville, il était allé d'un poteau télégraphique à l'autre, et en suivant son unique repère, la ligne téléphonique, il était parvenu jusqu'au balcon de l'appartement.

Mais il était déjà trop tard.

N'en pouvant plus d'attendre, la femme avait décidé de trancher le fil qui la reliait à lui et avait fait ce que disait le prospectus déposé dans sa boîte aux lettres : *Débarressez-vous de votre téléphone.*

L'homme s'était retrouvé suspendu en l'air.

Il s'était transformé en chauve-souris.

## *Ibaragi le brocanteur de nuit*

Les gens trouvaient qu'il avait des idées et un comportement extravagants. Mais, un jour, viendrait à lui un être à même de le comprendre, une femme, pourquoi pas, peut-être même la compagne qu'il avait toujours cherchée.

Il ne s'agissait pas seulement de le comprendre.

Tout était dans cette réaction : « Je m'en doutais... »

Qu'elle eût prononcé ces mots avec un tel naturel, cela montrait que depuis longtemps elle voyait le monde comme lui, et qu'elle était à la recherche d'un compagnon pour partager ces choses que les autres ne comprenaient pas.

« Alors, dit Ayano en s'approchant d'un pas de l'établi. Est-ce que vous et moi... Au fait, comment vous appelez-vous ? »

— Je m'appelle Ibaragi.

— Oh, c'est le nom de la boutique. Est-ce que vous, monsieur Ibaragi, et moi, nous faisons le même rêve ?

— Exactement. »

Ibaragi sentit son cœur battre comme jamais.

Là encore, quelle justesse dans l'expression ! C'était bien vrai. Il était nécessaire de partager ses rêves avec l'être dont on partageait la vie. On ne pouvait mieux dire.

« Exactement, vous avez tout compris », répondit Ibaragi sans la moindre hésitation. Peut-être avec un imperceptible tremblement dans la voix.

« C'est bizarre, ce qui m'arrive. »

En baissant les yeux, Ayano remarqua dans un coin de son champ de vision un empilement à côté d'Ibaragi. Par réflexe, elle tourna le regard dans cette direction.

Ibaragi devina aussitôt ce qu'elle regardait – c'était chez lui rarissime d'être aussi rapide.

« Ah, c'est cela que vous regardez, dit-il en posant délicatement la main sur l'empilement à côté de lui. C'est un escalier.

— Un escalier ?

— Oui. Plus précisément, ce sont les planches des marches. La partie plate sur laquelle on pose les pieds pour monter les marches une à une. Une de mes connaissances a fait démolir sa maison, et comme elles ne lui servaient plus, j'ai récupéré les marches. J'étais sûr de pouvoir les revendre.

— Juste les planches sur lesquelles on marche ?

— Oui, c'est cela. »

Ibaragi saisit une des planches sur le tas et continua :

« Il y en a quatorze en tout. Pour bien faire les choses, je les ai numérotées de bas en haut, comme ça. »

Il montra le chiffre 14 écrit au crayon dans un coin de la planche d'une soixantaine de centimètres de large.

« C'est la quatorzième. La dernière marche avant d'arriver à l'étage.

— C'était donc une maison à étage ? »

Ayano ne pouvait détacher les yeux de la planche.

*(Mais quelle sorte de rêve est-ce donc ?)* Elle secoua un peu la tête. Tout s'enchaînait comme dans un songe. Qui aurait eu l'idée de vendre les planches d'un escalier en pièces détachées ?